

Culture & Savoirs

FESTIVAL D'AUTOMNE

Boris Charmatz entend bien mettre la danse au vert

Invité de cet événement parisien, le chorégraphe-danseur résolument hors norme nous parle de sa formation, de ses projets et de son rêve grandiose de « Terrain », qu'il expérimente.

Le Festival d'automne à Paris propose, sur plusieurs mois, un « portrait » du chorégraphe et danseur Boris Charmatz. C'est l'occasion rêvée de longuement l'interroger.

Quelles conséquences tirez-vous de la pandémie dans votre pratique de la danse ?

BORIS CHARMATZ Cela fait réfléchir. J'aime le chaos, l'improvisation, les assemblées chorégraphiques, les foules, le contact... Avec le virus, tout cela est fragilisé, voire impossible. Durant le confinement, j'ai eu du temps pour penser au Festival d'automne et gamberger sur un projet, « Terrain ».

Les contraintes imposées semblent stimuler votre imagination...

BORIS CHARMATZ J'ai du mal avec l'interdiction et le renoncement. J'ai dû renoncer à *Danse de nuit* (créée en 2016 - NDLR) à Nanterre. Impossible, car dansée au milieu de la foule debout, dans le noir, sans qu'on sache très bien où sont les interprètes. En revanche, on se réinvente. À Nanterre, je vais danser *Aatt enen tionon*, chorégraphie de 1996 pour corps superposés sur trois étages, sans contact entre nous, donnée au temps de la pandémie du sida. Vincent

Druguet (mort en 2010 - NDLR), qui l'interprétait, était séropositif. Aujourd'hui, ce spectacle est « Covid-compatible ».

Vous êtes à l'affiche du Festival d'automne à Paris avec des projets d'envergure...

BORIS CHARMATZ Il y a des dizaines de propositions jusqu'au 16 janvier 2021, avec une clôture au Grand Palais. On a démarré à la MC93 de Bobigny avec *la Ruée*, exposition vivante dansée dans tout le bâtiment, jusqu'aux sous-sols : 40 propositions pour 40 danseurs et chorégraphes (Bernardo Montet, Salia Sanou, Nadia Beugré...), tirées du livre *Histoire mondiale de la France*, coordonné par Patrick Boucheron. Des gyrophares bleu blanc rouge, conçus par Yves Godin, balisent le parcours. Je présenterai d'autres événements, intimes, comme le duo de *Boléro 2* au musée de l'Orangerie et des performances au Centre national de la danse de Pantin. Au Grand Palais, un événement colossal en deux temps : une nuit de duos infinie dans la nef, avec une vingtaine d'artistes enchaînant les duos (de mon cru ou pas) selon le système de *la Ronde*, de Sch-nitzler, texte publié en 1900, année d'ouverture du Grand Palais, et qui fit scandale. Il y aura des danseurs de l'Opéra et des comédiens

de la Compagnie de l'Oiseau-Mouche. Le lendemain, *Tempête*, un happening qu'il a fallu adapter. Au départ, on voulait créer pour la nef une tempête avec 400 corps transpirants emmêlés ! Il aurait dû y avoir 100 amateurs des Hauts-de-France. C'était le grand projet que j'avais pour la région, qui m'a accueilli après la fin du musée de la Danse. Il y aura quand même les acteurs de l'Oiseau-Mouche, ceux du Conservatoire de Paris, des salariés de la Réunion des musées nationaux et d'autres de Chanel. Tout le monde, spectateurs compris, pourra danser pendant cinq heures d'affilée !

Vous avez dirigé le musée de la Danse, centre chorégraphique national de Rennes et de Bretagne, de 2009 à 2018...

BORIS CHARMATZ On critique souvent l'institution : c'est lourd, sclérosant... Pour moi, ce fut un épanouissement. Être dans une ville et dans une région m'a fait sortir de ma zone de confort. Nous y sommes restés dix ans. Je pense toujours qu'il faudrait un musée de la danse, mais la question qui me taraude actuellement, c'est celle de « Terrain », vert, urbain, chorégraphique. C'est un risque mais j'ai la chance d'être accueilli par l'Opéra de Lille, le Phénix de Valenciennes, la Maison de la culture d'Amiens. Je suis aussi soutenu par Charleroi danse, à Bruxelles où je vis. La région des Hauts-de-France nous soutient.

L'espace public est en crise, menacé par les privatisations. On enlève les bancs pour ne pas voir les pauvres. On retire les tentes des migrants. Un espace de peur. Peur du virus : on est masqué. Peur du terrorisme. Peur des femmes voilées, mais aussi de celles en minijupe. La danse a un

rôle à jouer. J'aimerais réaliser un projet non pas en plein air, mais créer une institution sans murs ni toit, dans la ville. Et tisser l'espace vert dont on a besoin. On souffre dans la ville, où se posent désormais des questions de ruches, de jardins collectifs, de forêt urbaine, de mobilité douce. Au sein de ces questions écologiques, climatiques et énergétiques sur la ville de demain, je veux que la danse participe. J'ai envie de ce « Terrain ». Pour l'heure, on teste. Au Centre national de la danse, on réunit architectes, commissaires d'exposition, urbanistes, penseurs, danseurs. Il y a eu un test à Zurich, en plein air, dans l'herbe pendant trois semaines ! Une sorte de prototype de ce que serait « Terrain », même si Zurich est trop verte et luxueuse. Un film sera projeté au CND sur cette expérience. Pourquoi pas un nouveau test, cette fois à Lille pendant deux mois, et puis à Paris ? Comment inclure des écoles dans ce lieu qui serait un centre de pédagogie, de transmission, de concerts, d'ateliers à ciel ouvert ? Sera-ce dans la boue, dans l'herbe, avec des arbres, un terrain vague, un jardin ? Il faudra susciter de l'énergie politique, donc un budget. Il faut des toilettes, si l'on a un terrain vert. L'architecture minimale, ce peut être des toilettes et un vestiaire. On se change, on danse. On repart. L'idée est d'un centre chorégraphique national sans murs.

Le « portrait » que propose de vous le Festival d'automne, ne constitue-t-il pas un autoportrait en actes ? Il sera forcément cubiste, faits de fragments accolés en mouvements perpétuels... En retirez-vous une certaine fierté ?

BORIS CHARMATZ J'adore l'idée de portrait cubiste. J'aime le multiple, le chaotique, le brouillon. Je suis très honoré. Le Festival d'automne m'a accompagné dans l'aspect dispersé et changeant de mon travail depuis les tout débuts, avec *Héâtre-élévision*, pièce de 2002 pour un seul spectateur, présentée

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR
MURIEL STEINMETZ

ARTISTE ASSOCIÉ
DE L'ÉDITION 2011
DU FESTIVAL
D'AVIGNON, IL CRÉE
ENFANT DANS
LA COUR D'HONNEUR
DU PALAIS DES PAPES.

dans les dessous du Centre Pompidou, jusqu'au Théâtre de la ville ou bientôt le Grand Palais, en passant par une friche à La Courneuve, pour *Danse de nuit*. J'ai appris énormément et grandi avec le festival.

Combien de danseurs dans l'aventure ?

BORIS CHARMATZ C'est énorme. Beaucoup sont aussi chorégraphes et artistes indépendants, voire performeurs. Pour *10 000 Gestes* (2017), on est une vingtaine. Pour *la Ruée* une quarantaine... Certains à cheval sur plusieurs projets. Une vraie famille. J'aime la discontinuité et aussi le long terme, le long cours.

La conquête de l'espace public par la danse implique à l'évidence une visée politique au sens fort...

BORIS CHARMATZ Mes parents étaient des militants communistes. J'ai vécu dans ce bain-là. J'ai été aux Fêtes de l'Humanité à Chambéry. Mon premier carnet d'autographes est plein de signatures de militants syndicaux, d'autres du Snes et du Parti communiste. Ma mère était adjointe à l'éducation à Chambéry. En choisissant la danse, j'ai fait un pas de côté. J'ai vu mes parents souffrir en politique, mais ils m'ont transmis cette énergie. Même si je ne suis adhérent d'aucun parti, il se trouve que « Terrain » est un projet politique dans l'espace public. La question de l'écologie politique me fait vibrer, à condition que l'art y participe, ne soit pas mis de côté. Souvent, dans les programmes écologistes – je pense à Rennes –, on coupe ce qui dépasse. On oublie l'aspect brûlant de l'art libre ! L'écologie infuse à présent dans tous les partis. Je désire que l'art soit partout. Le Parti communiste a longtemps défendu des politiques culturelles fortes. Je fais partie des bébés de Jack Ralite ! Je pense à la force de ses discours et de ses actes. Je pense à ce qu'il a réalisé dans le 93, y déployant une exigeante politique sociale. Je danse mais l'histoire du Théâtre national populaire, Vilar à Avignon, cela m'a formé.

Depuis combien de temps dansez-vous ?

BORIS CHARMATZ J'ai commencé à 7 ans, grâce à la rencontre de Jean-Luc Chirpaz,

ancien danseur virtuose de l'Opéra de Paris, qui enseignait la danse classique. Il m'a emmené à Grenoble quand j'avais 12 ans. Ce formidable pédagogue m'a fait quitter Chambéry et mes parents. Ensuite, j'ai décidé d'aller à l'Opéra de Paris pour me confronter à l'ogre classique. Je n'avais pas la ligne requise. J'étais un bûcheron. À l'époque, l'archétype, c'était Sylvie Guillem et Manuel Legris ; une certaine silhouette, un coup de pied extraordinaire, une souplesse folle. Je suis entré sur concours, après audition. J'aurais pu faire illusion mais, techniquement, j'aurais fait tache dans le corps de ballet. J'y ai appris la rigueur, que je chéris encore. Je suis resté trois ans et demi. J'étais entré à 13 ans, trop tard sans doute pour être dans le moule. Je n'ai pas le corps pour ça. Je peux me balancer au sol plus que d'autres, porter des interprètes masculins, faire des trucs de bûcheron, mais pour la petite batterie, je n'ai pas l'en-dehors qu'il faut.

Je signe des chorégraphies depuis 1993. J'avais 19 ans pour *À bras-le-corps* et Dimitri Chamblas en avait 17 ! La danse m'a amené à écrire, à parler, à voir des spectacles saisissants et des artistes incroyables : Fanny de Chaillé, Meg Stuart, Anne Teresa De Keersmaeker, qui sera avec nous au Grand Palais, ou encore Forsythe.

Je n'ai pas du tout la culture du ballet. J'ai vu mon premier *Lac des cygnes* à 40 ans ! Ma culture est contemporaine du XX^e siècle expérimental, culture de la danse contemporaine avec les Gallotta, les Bagouet mais aussi théâtrale, je pense à Klaus Michael Grüber, et cinématographique. J'étais tout le temps à l'Institut Lumière à Lyon. On pouvait y dormir, car ma mère traduisait les films muets allemands. À 10 ans, je pouvais voir 35 films en une semaine ! Tout Lubitsch, tout Carné, les trésors de la Cinémathèque française et de celle de Zurich. J'avais le droit de lire des livres et de voir des films pour adultes : Pasolini, Tarkovski, Fassbinder, avant 12 ans... D'un autre côté, j'étais coupé de la culture de ma génération. J'ai vu mon premier Disney à 26 ans. La bibliothèque de mes parents m'était ouverte. Il y avait Balzac, Hugo et aussi Sade et Heiner Müller et, tout en haut, les œuvres complètes de Lénine. ●